



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

## Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

---

# Les sens internes et leurs repères anciens

Georges Vigarello

---

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1007

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

VIGARELLO, Georges. *Les sens internes et leurs repères anciens* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne].

Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généralisé le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1007>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1007>.

---

par Georges Vigarello

+++++

## LES SENS INTERNES ET LEURS REPÈRES ANCIENS<sup>1</sup>

+++++

Les sensations « internes » du corps, celles issues des organes, celles évoquant les messages « profonds », les signes dissimulés sous les enveloppes et les peaux, relèveraient de la physiologie plus que de l'histoire, de la fixité plus que du changement. Fatigues, douleurs, repères perceptifs de muscles ou de tendons, indications d'attitudes et de mouvements : autant de sensations « éternelles » appartenant aux racines mêmes de l'existence. Elles fabriquent l'organique et son efficacité. Elles font la conscience et la vie.

Rien de plus historique pourtant que cet univers sensible où se mêlent l'intime, l'obscur, mais aussi le sentiment de soi, comme le travail sur soi. Rien de plus historique que l'affinement, la précision croissante dont il peut être l'objet : « perfectionnement » accompagnant la lente construction de la conscience moderne. Histoire d'autant plus notable d'ailleurs que l'existence de cet univers a longtemps été négligée par les témoins du temps, les acteurs, les savants : trop inaccessible sans doute, trop fermé, trop différent aussi de ce qui semblait identifier spontanément l'« intérieur » à l'« esprit ». Un silence l'a durablement entouré, abandonnant au monde des cinq sens la seule existence spécifiquement sensible : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher n'ayant pour finalité que l'espace « externe », le cosmos, les objets. Non que la douleur, témoignage évident de l'interne, ait été ignorée. Sa présence est même insistante dans les textes classiques. Mais outre qu'elle demeure le seul indice d'une résonance physique, elle est en même temps accident, faiblesse, infirmité : perturbation cruelle à laquelle aucun sens défini n'est rattaché. Comme si l'enjeu du sensible se limitait à la seule confrontation aux autres, aux choses, aux entours, alors que l'« intérieur » suggérerait moins le corps que l'âme, les pensées, le dialogue entre soi et soi.

---

1. Ce texte a été publié en 2006 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

Le dévoilement des sensations « internes », l'évocation d'une « coenesthésie » (perception intérieure du corps) par exemple, appartiennent à un moment récent de la culture européenne : celui du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Découverte marquante, à coup sûr, l'individu s'y attribue un nouvel espace, une certitude physique, une profondeur de fibres et de chairs qu'il s'autorise davantage à vivre comme à prospecter. Ce que montrent la littérature, les mémoires, les récits individuels, nombre de journaux intimes devenus autant d'aventures du corps, curieux des enveloppes physiques, jouant avec les sensations comme avec leurs déformations, jouissant de leurs errances, de leurs surprises dans les rêves ou les dérives de l'imagination. Affirmation totalement décisive aussi parce qu'elle ouvre sur d'innombrables investigations qui, en changeant la vision de l'organique, ont changé la vision du soi.

C'est à la longue et relative « négligence » des sens internes qu'est consacré ce texte : un silence situé bien loin des attentions de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple à l'égard de l'« intériorité », un silence laissant entendre aussi combien la perception de soi qu'il sous-tend est différente de celle d'aujourd'hui.

## LE SYMBOLE DES SENS « EXTERNES »

+++++

Les mots montrent à eux seuls combien les sensations internes demeurent minorées ou ambiguës dans les textes classiques. Ce qu'illustre la distinction régulièrement reprise dans l'Occident moderne entre les « sens externes », censés percevoir les « choses matérielles », et les « sens internes » censés percevoir les « choses incorporelles et séparées de toute matière »<sup>2</sup>. Aux uns la familiarité de l'univers, aux autres la familiarité de l'âme, aux uns la consistance des objets, aux autres, l'idéalité de l'esprit. L'interne corporel a peu de place dans ce partage : le « dedans » n'étant que résidence de l'âme, approfondissement de pensée, non-conscience organique ou perception de chairs. Il n'y aurait d'« interne » que l'« esprit », le corps lui-même demeurant « externe ». D'où la malicieuse ironie de la question posée par le Micromégas de Voltaire aux habitants de la terre : « Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que

---

2. Pierre Pigray, *Épitome des préceptes de médecine*, Paris, 1658, p. 54.

votre âme, et comment vous formez vos idées »<sup>3</sup>. Le corps ne serait jamais un « dedans ».

La douleur, du coup, seul témoignage des indications venues des organes, relèverait alors des « sens externes ». Mais il faut dire davantage. Il faut souligner combien c'est l'intériorité elle-même, celle appartenant à l'espace des chairs, celle directement éprouvée qui, pour longtemps, est peu interrogée sinon peu explorée. Il faut souligner combien, hors la seule évocation de malaises situés ou de souffrances confuses, c'est toute trace sensible venue du dedans, son rôle et son sens possible qui, pour longtemps, ne sont ni relevés, ni prospectés. Comme si cet espace, outre sa confusion, ne devait pouvoir informer sur le monde et sur soi. Ce que confirme d'ailleurs la culture classique, partageant fortement l'âme et ses « informateurs » : « Nos sens ne sont que les fenêtres par lesquelles elle regarde ce qui se passe au dehors »<sup>4</sup>. Ils témoignent de l'univers des « choses »<sup>5</sup>, ils sont aux frontières et non au « dedans » : les sens vivent au contact de l'espace et des objets. Ils sont les messagers de l'extérieur, jusqu'au risque de nous en rendre tributaires sinon captifs. Comme le moraliste classique peut le relever, fustigeant les victimes des sens : ceux qui sont « esclaves d'un chien, d'un chat ou d'une bagatelle »<sup>6</sup>.

Un symptôme traditionnellement étudié par les médecins et les magistrats instructeurs révèle la durable et relative « inattention » aux sensations internes : les illusions classiques des mélancoliques ou des sorciers, par exemple, la certitude, pour certains d'entre eux, d'être transformés en êtres physiquement différents, animaux divers, matériaux curieux, organismes sauvages, chairs de fer ou de papier. La médecine ancienne, la littérature de sorcellerie aussi, s'attardent à cet univers où le corps semblerait intérieurement transformé jusqu'à se vivre bouleversé. Un symptôme domine l'ensemble : la lycanthropie, cette croyance pour la personne d'être commuée en loup. Le lycanthrope, spectre des sorcelleries anciennes, court la campagne, hanté de carnage et de dévoration. Il s'acharne, engloutit, s'accroupit, aboie : devenu, de part en part, étranger à lui-même. Aucune image de « corps interne » pourtant n'est ici évoquée par les commentateurs, aucune image de quelque perception intime

3. Voltaire, *Micromégas* (1752), *Romans et contes*, Paris, 1931, T. II, p. 190.

4. François Lamy, *De la connaissance de soi-même*, Paris, 1701 (1<sup>re</sup> éd. 1694), T. II, p. 175.

5. *Ibid.*, T. IV, « L'usage des choses sensibles », p. 57.

6. *Ibid.*, T. IV, p. 45.

bouleversée ou troublée. Sprenger, en 1495<sup>7</sup>, attribue le symptôme à la présence d'un diable occupant le corps : non pas les sensations, mais la commande des mouvements, l'emprise sur le faire, celle, toute erratique et imposée, venue du dehors.

Le diable n'a pas la même présence pour les décennies suivantes lorsqu'est discutée la lycanthropie. Il est objet de doutes aussi. Au moins peut-il « émouvoir les humeurs et troubler les sens »<sup>8</sup>, provoquer une action comparable à celle des « vapeurs grossières montant au cerveau »<sup>9</sup>. Le diable agirait sur l'« imagination » et non sur une « transfiguration ». Aucune évocation de la sensibilité interne pourtant, ici encore, mais plutôt une atteinte directe de la vue, de l'ouïe, du toucher. Une vision des actes surtout, un récit de « choses » : la haine du lycanthrope « contre le bétail et les personnes avec le désir de les démembrer et dévorer »<sup>10</sup>. Ce qui limite la scène au seul espace visuel, celui du défilement interminable des objets du dehors, celui dont Jean de Nynauld cite la cohorte bariolée dans son livre sur la lycanthropie au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle : « théâtres, jardins, bosquets, ornements, vêtements, roys, magistrats, musique et danses... »<sup>11</sup>, toutes références installant le décor des transformations du corps, toutes retenant l'exclusive attention du commentateur. Devenir « loup » serait imaginer des gestes, projeter un spectacle : muter serait agir autrement, non ressentir autrement. Et lorsque Lancre suggère, au même moment, des « causes » plus directement physiques à la lycanthropie, il vise lui aussi les seuls sens externes : le cerveau « encombré » de liquides provoquant les identités saccagées, jouant avec ce qu'elles perçoivent du monde, brouillant le sens des objets. Les humeurs en déroute agiraient sur la vue, l'ouïe, le toucher : « le déguisement en l'extérieur sans changement de substance ou nature »<sup>12</sup>. L'« être loup » demeure un corps vu et exhibé plus qu'un corps éprouvé. Une chair de menace et de mort sans doute, mais une chair où les sens externes l'ont emporté : une puissance emballée plus qu'écoutée.

---

7. Henry Institoris, Jacques Sprenger, *Le marteau des sorcières, malleus Maleficarum* (1486), Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 1990, p. 214.

8. Jean De Nynauld, *De la lycanthropie, transformation et extase des sorciers*, Paris, 1615, p. 17.

9. *Ibid.*, p. 18.

10. Martin Del Rio, *Les controverses et recherches magiques*, Paris, 1611, p. 209.

11. *Ibid.*, p. 26.

12. Pierre Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons* (1607), Paris, Aubier, 1982, p. 219.

La fiction prolonge ces références : le jeune Francion de Charles Sorel, en 1623, soumis aux breuvages douteux d'une vieille matrone se rêve transformé en « monstre » repoussant et hideux. Aucun indice de mutation « intérieure » pourtant. Aucun indice de sensibilité. C'est le miroir d'une fontaine qui lui apprend ses propres transfigurations physiques : « me mirant dans l'eau, je vy que j'avois la plus laide forme que l'on puisse figurer »<sup>13</sup>. C'est le son de sa voix qui lui apprend sa révolution organique : « Il ne sortit de ma bouche qu'un hurlement »<sup>14</sup>. Francion demeure muet sur ce qu'il éprouve, disert sur ce qu'il entend ou ce qu'il voit. Très peu d'indications encore dans un autre registre, en 1656, lorsque le héros de Cyrano est brusquement aspiré vers la lune. L'ascensionniste traverse le ciel comme un spectacle, non comme une expérience de corps : « Je m'étais attaché tout autour de moi quantité de fioles pleines de rosée sur lesquelles le soleil dardait ses rayons si violemment que la chaleur qui les attirait, comme elle le fait avec les plus grosses nuées, m'éleva si haut »<sup>15</sup>.

Il faut mesurer toute la spécificité de cet univers où l'intériorité physique, son volume, ses messages singuliers ne sont pas interrogés, même si la douleur peut être évoquée, voire étudiée. Partage premier où l'individu existerait d'abord pour les choses, alors que les états d'âme auraient peu de place et, moins encore, tout questionnement sur ce qui est physiquement « ressenti ».

## LA « STATUE » ET LE DEHORS

++++  
 Partage durable, il faut le redire, longtemps convaincant, même lorsque, avec la culture des Lumières, le sensible gagne en certitude et en vérité. Ce que montre la statue très spéciale, toute minérale, figée autant que vivante, « organisée intérieurement comme nous »<sup>16</sup>, imaginée par Condillac en 1754 : fiction toute « intellectuelle » faite pour illustrer les modes d'apprentissage du monde et les modes d'apprentissage du soi. Le montage proposé possède valeur de symbole : tout y vient du dehors. L'abbé, philosophe et académicien, l'installe au cœur de son *Traité des*

---

13. Charles Sorel, *Histoire comique de Francion* (1623), Paris, Éditions Gallimard, 1958, collection La Pléiade, p. 145.

14. *Ibid.*

15. Savinien Cyrano de Bergerac, *Histoire comique des états et empires de la lune* (1656), Paris, Robert Laffont, 1990, collection Bouquins, p. 288.

16. Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des sensations* (1754), *œuvres philosophiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1947, T. I, p. 222.

*sensations*, suggérant la figure d'un être de marbre que le sensible transformerait en être de vie : statue douée de facultés humaines, elle serait bouleversée par la présence des choses, métamorphosée par l'ouverture des sens, n'existant que progressivement ébranlée par ces fenêtres traversant la « peau ». Sensibilité et mouvement naîtraient de contacts. Savoir et jugement naîtraient d'informations. L'interne serait révolutionné par l'externe : l'immobilité du marbre transformé en mobilité du vivant, le froid de la pierre en chaleur de la chair. Fiction bien sûr que cette animation lente et besogneuse, mais l'enjeu est limpide : montrer « comment toutes nos connaissances et toutes nos facultés viennent des sens »<sup>17</sup>. Condillac s'attache davantage au corps que ne le font les cartésiens du siècle précédent ; les idées, pour lui, viennent bien des « impressions » physiques, mais l'interne corporel demeure ignoré.

Seule certitude : l'« ouverture » comme dispositif central, le contact comme effet déclencheur. La statue ignore tout mystère, toute obscurité organique. Frontières et enveloppes l'informent seules. Choses et objets lui permettent, seuls, de s'éprouver ou de se discerner. D'où l'acte majeur de cet être hybride utilisant sa main pour découvrir ses membres : « Elle sentira pour ainsi dire sous sa main, une continuité du moi »<sup>18</sup>. La statue n'accède à l'intériorité que par l'odorat, la vue, l'ouïe, le goût, le toucher.

Rien de plus traditionnel, à vrai dire, que cette vision du sensible, celle attribuant aux nerfs un seul usage : comprendre le monde, s'en approcher, l'utiliser ou s'en défier. Ce que disent, longtemps encore, les définitions de la « sensibilité » : cette « aptitude à recevoir les impressions des objets »<sup>19</sup>. Les sensations internes, du coup, ne sauraient peser : brouillage venu des chairs, grincements, flottements, perturbation plus qu'information. Richerand le dit encore dans sa physiologie au début du XIX<sup>e</sup> siècle : ces sensations « ne nous apprennent rien »<sup>20</sup>, impuissantes à révéler l'univers, et moins encore l'« intérieur » et son secret.

---

17. *Ibid.*, p. 323.

18. *Ibid.*, p. 256.

19. Le Camus Antoine, *Médecine de l'esprit*, Paris, 1769 (1<sup>re</sup> éd. 1754), T. I, p. 19.

20. Anthelme-Balthasar Richerand, *Nouveaux éléments de physiologie* (1802), Paris, 10<sup>e</sup> éd., 1833, T. II, p. 223.

## ENVELOPPE PRIVILÉGIÉE, INTÉRIEUR DÉPRÉCIÉ

+++++

La perte ou l'effacement de ces sensations profondes le confirmeraient à leur manière, lorsque nombre de symptômes précis suggèrent au regard d'aujourd'hui qu'elles pourraient être notées sinon interrogées : ce que montre l'exemple du soldat évoqué dans les *Mémoires de l'Académie Royale des sciences* en 1743. L'homme, âgé de 32 ans, militaire au régiment suisse de Seerdof, entre à l'hôpital de Douai en 1730, victime d'intenses douleurs au bras suivies d'une éruption de pustules. Le phénomène disparaît au bout de quelques jours, réduit par les régimes et les saignées, mais remplacé par une « perte de sentiment de tout le bras droit »<sup>21</sup> : le malade n'éprouve plus aucune « indication » venant de ce bras, alors même qu'il peut le mobiliser ou le bouger. D'où le nom du symptôme « paralysie du sentiment »<sup>22</sup> et non paralysie du mouvement. Mal « troublant » à coup sûr qu'évoque Helvétius dans une longue lettre à Winslow et qu'explore attentivement Brisseau, piquant sous tous les angles ce bras pourtant mobile.

Le regard d'Helvétius et de Brisseau est ici décisif. Les médecins explorent le tact, la sensibilité des surfaces et non celle des profondeurs. Ils n'interrogent pas, surtout, le rôle possible des sensations internes ici disparues, leur effet possible sur l'orientation et le sentiment de soi. Ils ignorent la maladresse du malade, par exemple, pourtant inévitable : celle provoquée par la perception abolie des positions et des mobilités. Ils ignorent ses incertitudes, ses confusions, liées précisément à cette absence nouvelle : le fait, entre autres, que le soldat pourrait éprouver son bras comme étranger. Ils retiennent sa seule insensibilité : non sa désorientation possible, non le manque de contrôle des gestes, celui très particulier venu de quelque perte de repère ou d'aplomb, mais le manque d'alerte ou de réactivité à la piqûre ou au toucher, celui venu de l'état de la peau. Le bras insensible ne serait pas gêné dans ses mouvements, il le serait dans son toucher. L'absence de sentiment de ce membre concernerait ses enveloppes plus que son état : son « extériorité » plus que son « intériorité ». Ce qui confirme l'insistance mise sur l'accident dont est victime le même soldat suisse en 1739 : une grave brûlure suivie de gangrène après que sa main eut saisi un objet dont l'intense chaleur ne le

---

21. « Paralysie sans sentiment, quoique le mouvement de la partie insensible ne soit pas détruit », *Mémoires de l'Académie Royale des sciences*, Paris, 1743.

22. *Ibid.*



troublait pas. Les messages notables viennent bien du dehors. William Cullen le confirme jusqu'à la caricature en refusant de faire place à la « paralysie du sentiment », jugé symptôme « non essentiel »<sup>23</sup>, dans ses *Éléments de médecine pratique* en 1778.

## LA DOULEUR ET LE DEDANS

+++++  
 Reste la douleur bien sûr, mais longtemps tenue à distance. Son évocation est inévitablement présente dans les textes classiques : le désordre des organes, le malheur, la souffrance et son sentiment. Ce qu'évoque Monluc, au début de notre modernité, consignait les accidents de son périple italien : « Je me déplanay la hanche. Je cuide que tous les maux du monde ne sont point pareils à celui-là<sup>24</sup>. Ce qu'évoque Montaigne en 1581 luttant contre la gravelle : « Je souffris cette nuit pendant deux heures de la colique et je crus sentir la descente d'une pierre »<sup>25</sup>. Rien pourtant qui n'ouvre d'emblée sur un travail d'intériorité. La douleur est envahissement, fêlure : violence qu'il faut éloigner. Elle est désappropriation de soi, travail d'étrangeté. D'où la nécessité de la repousser comme un élément « autre », celui susceptible d'être « de bien meilleure composition à qui lui tient tête »<sup>26</sup>. Objet à ignorer ou à subir plus qu'à questionner. À moins qu'il ne soit épreuve dont le mystique tire sa légitimité.

Le thème pourtant gagne en importance avec le temps. Et le gain peut même s'avérer majeur, correspondant tout simplement à une exigence d'intériorité. Le témoignage s'approfondit, de même qu'il s'oriente imperceptiblement vers le dedans. Il se précise, s'affine de la Renaissance aux Lumières. Il se diversifie. L'avivement est central, interrogeant, comme malgré lui, symptômes et seuils : accompagnant, avec le processus de civilisation, un registre inédit d'attention. Toutes nuances qui, de proche en proche, peuvent déplacer les sens de l'intériorité : les « vapeurs » par exemple, dont la référence s'étend au xvii<sup>e</sup> siècle et dont les effets sont plus nuancés et subtils que ceux des vieilles invasions d'humeurs. Les airs et les souffles du corps gagnent une existence plus diffuse, plus variée. Les

23. William Cullen, *Éléments de médecine pratique*, Paris, 1785 (1<sup>re</sup> éd. anglaise, 1778), T. II, p. 229.

24. Blaise de Monluc, *Commentaires* (1521-1576) (mss. xvi<sup>e</sup> siècle), Paris, Gallimard, collection La Pléiade, 1964, p. 197.

25. Michel de Montaigne, *Journal de voyage en Italie* (xvi<sup>e</sup> siècle), Paris, Le Livre de poche, 1964, p. 493.

26. Michel de Montaigne, *Les essais* (xvi<sup>e</sup> siècle), Paris, Éditions Gallimard, collection La Pléiade, 1950, I, 14, p. 75.

vapeurs désignent aussi « les fumées qui s'élèvent de l'estomac ou du bas ventre vers le cerveau »<sup>27</sup>. Elles proviennent de digestions incomplètes, de nourritures excessives, d'embarras de poitrine. Elles provoquent suffocations, étouffements, vertiges. Les vapeurs de Louis XIV, la longue chronique des indigestions qui les déclenchent, occupent une notable partie du *Journal de santé du roi*. Elles l'« affaissent », l'obligeant à « se prendre et s'appuyer un moment pour laisser dissiper cette fumée qui se portait à sa vue et affaiblissait les jarrets »<sup>28</sup>.

D'autres intensités sont, du coup, possibles : les brumes venues de fermentations internes ont aussi leurs versions plus anodines. Le mot lui-même désigne l'impalpable. Il accroît le nombre d'états intermédiaires entre santé et maladie jusqu'aux symptômes demeurant quasiment secrets : « Selon le docteur je suis fort bien et selon moi je suis fort mal »<sup>29</sup>, avoue Madame de Maintenon en évoquant ces épisodes de faiblesse et d'abattement. Rien n'est changé dans le mécanisme : les vapeurs sont des brumes issues de fermentations et de pourrissements. Tout change, par contre, dans les dimensions prises en compte : les corpuscules sont insaisissables. Mais, du coup, changent aussi les manières d'évoquer le mal, celles de s'en préserver, comme celles, sans doute, de le ressentir et de l'écouter.

Le sentiment de fatigue en est un autre exemple. Son origine se fait plus précoce avec les décennies des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, ses indices plus fins, plus ténus. Ce que montre le thème de la « courbature », phénomène inconnu de la médecine classique<sup>30</sup>, alors qu'il devient objet incontournable pour William Buchan et sa *Médecine domestique* de 1770 ; « douleurs sourdes dans tous les membres, dans le dos, dans les reins, dans le ventre », doublées de « chaleur de tête, d'accablement, d'insomnie »<sup>31</sup>. Malaises banals bien sûr, mais traduits pour la première fois, en autant d'indices notables, troubles discrets et pourtant dignes d'exigence et d'attention : « Nul n'en avait parlé »<sup>32</sup> insiste Buchan, un « silence les a

27. *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1694, T. II, p. 613.

28. Antoine Vallot, Antoine d'Aquin, Guy-Crescent Fagon, *Journal de santé de Louis XIV* (mss. xvii<sup>e</sup> siècle), Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2004, p. 95.

29. Madame de Maintenon, *Lettres* (mss. xvii<sup>e</sup> – xviii<sup>e</sup> siècles), Paris, 1752, T. I, p. 200.

30. Le thème est inconnu de Bernardino Ramazzini, et de ses maladies des artisans. *De Morbis artificum diatriba*, Capponi, 1700.

31. William Buchan, *Médecine domestique*, Paris, 1792 (1<sup>re</sup> éd. anglaise 1772), T. IV, p. 489.

32. *Ibid.*, p. 488.

entourés »<sup>33</sup> ajoute Lieutaud au même moment, l'un et l'autre s'attardant aux contours du « mal », aux impressions vagues, à leurs effets souterrains, tous « annonciateurs » possibles d'autres maladies, tous révélant un interne jusque-là négligé. Rien d'autre, faut-il le dire, qu'une investigation accrue sur l'univers sensible en multipliant ses replis imaginaires et leurs effets d'intensité. Ce qui peut transformer la vigilance sur soi : faire de la douleur non plus un état mais une alerte, non plus un simple envahissement mais un signe caché, un indice quêté dès ses prémisses, interrogé dans ses développements et ses effets.

Cet affinement se poursuit jusqu'au paradoxe : c'est sans doute en atteignant le seuil jugé le plus ténu des douleurs, en interrogeant davantage leur naissance, en surveillant leur accentuation, que la conscience transforme insensiblement le corps interne en lieu d'« information » sinon de prospection. L'interne ne naît pas d'un coup : il émerge très lentement, insensiblement présent avant même d'être explicité.

Tout change en 1802 lorsque Cabanis propose de définir autrement les « sensations internes », soulignant une nécessaire révision de mots : un territoire émerge, ignoré par la statue de Condillac, fait de messages et d'impressions de chairs, alors que la statue demeurerait fixée aux seuls espaces extérieurs. D'où le sens révisé donné à la notion de « sensations internes » : non plus les opérations de l'âme, ces replis incorporels de la mémoire, de l'imagination ou du jugement, ces phénomènes de « pensée », perçus longtemps en seuls témoignages de l'intime, mais les impressions venues des organes, non plus la référence aux objets « absents » mais la référence aux objets « présents », ceux très spéciaux aiguissant le relief du dedans. La sensibilité y a gagné en profondeur. Un programme se dessine prospectant cet « espace » où les « déterminations morales et les idées » pourraient naître des « impressions internes », jusqu'aux « délires et aux folies »<sup>34</sup>, aux désordres, aux échappées. Un programme où « physique » et « moral » sont définitivement confrontés. Un programme où le moi est l'objet de projections jusque-là ignorées.

---

33. Joseph Lieutaud, *Précis de la médecine pratique*. Paris, 1761, p. 67.

34. Pierre Jean Georges Cabanis, *Rapport du physique et du moral chez l'homme*, (1802), Paris, Presses universitaires de France, 1956, œuvres philosophiques, T. I., pp. 174-175.